

► s'écarte en effet, très lentement, comme saisi d'un effroi sacré à la pensée de ce qui, maintenant, va se produire.

Pearl, les yeux fermés, sent le mouvement de la lame vers sa gorge. Il entend comme un bruit d'air froissé près de son visage et conclut que le Yéménite est en train de répéter. Il ne parvient toujours pas à y croire tout à fait. Mais il a froid. Il grelotte. Tout son corps se rétracte. Il voudrait arrêter de respirer, se faire petit, disparaître. Il voudrait, au moins, pouvoir baisser la tête et pleurer. L'a-t-il déjà fait ? se demandait-il. Est-ce un pro ? Et s'il n'avait pas l'habitude ? S'il le ratait et devait s'y reprendre à deux fois ? Sa vue commence à se brouiller. La dernière image du monde, se dit-il. Il transpire et frissonne à la fois. Il entend l'aboi d'un chien dans le lointain. Le bourdonnement d'une mouche, toute proche. Puis, enfin, le cri d'une poule qui se confond avec son propre cri, stupeur et douleur mêlées, inhumain.

Car ça y est. Le couteau est entré dans la chair. Doucement, très doucement, il a commencé sous l'oreille, très en arrière du cou. Certains m'ont dit

que c'était comme un rituel. D'autres, que c'est la méthode classique pour trancher, tout de suite, la corde vocale et empêcher la victime de crier. Mais Pearl s'est cabré. Il a furieusement cherché de l'air dans son larynx charcuté. Et le mouvement qu'il a fait est si violent, la force qui lui est revenue si grande, qu'il échappe à la prise de Karim, hurle comme une bête et s'effondre, en râlant, dans son sang qui coule à flots. Le Yéménite à la caméra hurle aussi. A mi-chemin, les mains et les bras pleins de sang, le Yéménite tueur le regarde et s'arrête. La caméra n'a pas fonctionné. Il faut, pour la caméra, tout arrêter et recommencer.

Vingt secondes passent, peut-être trente – le temps, pour le Yéménite, de remettre en marche et de recadrer. Pearl est couché sur le ventre, maintenant. La tête, à demi coupée, s'est écartée du buste, loin en arrière des épaules. Les doigts des deux mains sont plantés, telles des serres, dans la terre. Il ne bouge plus. Il geint. Il hoquette. Il respire encore, mais par à-coups, en émettant un râle, entrecoupé de gargouillements et de gémissements de

chiot. Karim met les doigts, alors, dans la plaie pour en écarter les lèvres et dégager le terrain pour le retour du couteau. Le deuxième Yéménite incline l'une des lampes pour mieux voir, sort son propre couteau et, fébrile, comme enivré par la vue, l'odeur, le goût du sang chaud qui s'échappe de la carotide comme d'une tuyauterie crevée et lui gicle à la figure, coupe puis arrache la chemise. Et le tueur, alors, achève sa besogne : le couteau à côté de la première blessure, les cervicales qui craquent ; une nouvelle giclée de sang qui lui arrive dans les yeux et l'aveugle ; la tête qui, roulant d'arrière en avant comme si elle était encore animée d'une vie propre, finit par se détacher ; et Karim qui la brandit tel un trophée, face à la caméra.

Le visage de Danny froissé comme un chiffon. Ses lèvres qui, à l'instant où la tête se détache, semblent animées d'un dernier mouvement. Et le liquide noir qui, comme il se doit, lui coule de la bouche. J'ai vu, souvent, des tués. Aucun, pour moi, n'éclipsera ce visage que je n'ai pas vu et que je suis en train d'imaginer. »

Omar, un djihadiste très policé

Omar Sheikh, le cerveau de l'enlèvement de Daniel Pearl, est né à Londres en 1973. Par quel mystère ce modèle d'intégration bascule-t-il dans le terrorisme islamiste ?

[Omar Sheikh est issu d'une famille libérale, large d'esprit, arrivée de Lahore (Pakistan) en 1968 ; père patron d'une société d'import-export de prêt-à-porter. Omar est un excellent élève d'une bonne école privée, où il n'a laissé que de bons souvenirs. A 18 ans, il entre à la London School of Economics ; fait des compétitions de bras de fer. C'est aussi un grand joueur d'échecs. Pourquoi a-t-il épousé la cause islamiste ? Traumatisé par le martyre des Musulmans de Bosnie ? Recruté par les services secrets pakistanais ? Il a fait appel de sa condamnation à la pendaison par la justice pakistanaise en juillet 2002 pour le rapt et l'assassinat de Pearl.]

« J'avoue qu'aucun [des assassins de Pearl] ne me fait l'effet d'Omar – aucun ne m'impressionne comme cet homme étrange, apparemment policé et doux, raffiné et subtil, et qui [...] ne se départ



« Est-ce ma faute si Omar fut, lui aussi, avant de se dissoudre dans la chaux vive de la perversion et du meurtre, une sorte d'enfant merveilleux ? » Il a 10 ou 12 ans, l'uniforme du collège. Il vient de remporter un trophée (d'échecs probablement). « Il y a dans son sourire, dans son regard à la fois timide et fier, dans sa coupe de cheveux quelque chose qui, en effet, me rappelle irrésistiblement les photos de Danny avec son ballon ou sa batte de base-ball ».

Au collège, excellent joueur d'échecs, Omar avait une autre passion, l'« arm wrestling », le bras de fer. L'intelligence stratégique et le muscle. Il voulait passer professionnel, comme Sylvester Stallone dans le film « Over the Top ». Il s'était trouvé un manager qui le



présentait dans des tournois de la banlieue londonienne. Ici, sa première compétition en 1993, dans un pub de buveurs de bière. Lui ne buvait que du lait.